Le connaisseur

Nous étions six à dîner chez Mike Schofield, à Londres : Mike, sa femme et sa fille, ma femme et moi, et un nommé Richard Pratt.

Richard Pratt était un fameux gourmet. Président d'un petit cercle dit « Les Épicuriens », il publiait tous les mois, à l'intention des membres de ce cercle, une brochure sur la bonne cuisine et le bon vin. Il organisait des repas où étaient servis des plats somptueux et des vins rares. Il s'abstenait de fumer pour garder intactes les facultés de son palais et il avait pris la curieuse habitude de parler d'un vin comme s'il s'agissait d'un être vivant. « Un vin extrêmement prudent, disait-il par exemple, plutôt distant et évasif, mais d'une prudence remarquable. » Ou bien : « Un vin plein d'humour, jovial et gai, un peu obscène peut-être, mais plein d'humour. »

J'avais déjà été invité deux fois chez Mike en même temps que Richard Pratt. Et chaque fois Mike et sa femme avaient réussi à composer un menu digne du grand gastronome. Il allait en être de même ce

soir-là. Une table savamment décorée nous attendait dans la salle à manger. Les hautes chandelles, les roses thé, les scintillements de l'argenterie, les trois coupes de cristal qui complétaient chaque couvert et, par-dessus tout cela, une chaude odeur de rôti qui me mit tout de suite l'eau à la bouche.

Je me rappelai, au moment où nous passions à table, qu'à chacune des précédentes visites de Richard Pratt, Mike et lui s'étaient livrés à un petit jeu, au moment où nous allions déguster le bordeaux. Pratt devait goûter le vin pour deviner son origine et son âge sans avoir vu l'étiquette. Chaque fois, l'enjeu avait été une caisse du vin en question. Et chaque fois, Pratt avait gagné. Ce soir-là, j'étais sûr d'assister une nouvelle fois à ce petit jeu. Car Mike, quitte à perdre, prenait un plaisir tout particulier à voir identifier les vins de son choix par un si fin gourmet. Non moins grand semblait le plaisir qu'éprouvait Pratt à éblouir l'assistance par son savoir et sa perspicacité.

Le repas débuta par une friture au beurre, bien dorée et bien croquante, arrosée d'un moselle que Mike nous versa lui-même, sans cesser d'observer Richard Pratt. Mike avait posé la bouteille devant moi et je pus lire l'inscription : « Geierslay Ohligsberg 1945. » Penché vers moi, Mike m'expliqua à mi-voix que Geierslay était un tout petit village de la Moselle, à peu près inconnu hors des frontières de l'Allemagne. Il m'apprit ensuite que ce vin était des plus rares puisque, provenant d'un vignoble dont le rendement était très petit, il était pratiquement

introuvable à l'étranger. L'été dernier, il était allé lui-même à Geierslay et il avait eu beaucoup de mal à obtenir quelques douzaines de bouteilles.

« Je suis très probablement le seul, dit-il, le seul en Angleterre à posséder quelques bouteilles de ce vin. » Et il jeta un nouveau coup d'œil vers Richard Pratt. « Que dire d'un moselle, poursuivit Mike en élevant la voix, sinon que c'est un vin idéal, le vin d'entrée par excellence. Si la plupart des gens servent un vin du Rhin à la place, c'est qu'ils ne connaissent rien d'autre! Et ils commettent une grave erreur, car un vin du Rhin tue littéralement un bordeaux, le saviez-vous ? Tandis qu'un moselle, c'est différent. Un moselle, c'est exactement ce qu'il nous faut! »

Mike Schofield était un homme fort aimable, entre deux âges. Mais il était agent de change de son métier. Pour être plus précis, il était agioteur. Et comme beaucoup de gens de son espèce, il semblait souvent un peu embarrassé, presque honteux de gagner tant d'argent en exerçant un métier si peu estimable. Car il savait qu'il n'était au fond qu'un bookmaker, un solennel petit bookmaker infiniment respectable et discrètement dépourvu de scrupules. Et il savait que ses amis le savaient aussi. C'est pourquoi il s'efforçait de passer pour un homme cultivé, un lettré, un amateur d'art. Il faisait collection de tableaux, de livres, de disques. Son petit discours sur les vins prouvait à quel point il était assoiffé de culture.

« Charmant petit vin, n'est-ce pas ? » dit-il, sans quitter des yeux le visage de Richard Pratt. A chaque

bouchée de poisson, il lui envoyait un regard attentif pour ne pas manquer l'instant où le gourmet, après avoir posé son verre, lui demanderait d'un air étonné, voire émerveillé, des détails sur Geierslay.

Mais Richard Pratt n'avait pas encore touché à son verre. Il était en pleine conversation avec Louise, la fille de Mike, dont les dix-huit ans semblaient retenir toute son attention. Tourné vers elle, il lui racontait, à en juger d'après les bribes qui me parvenaient, une passionnante histoire où il était question d'un chef cuisinier parisien. Il lui parlait de près, de plus en plus près, c'est tout juste s'il ne la bousculait pas. Et la pauvre jeune fille le fuyait comme elle pouvait, se contentant de hocher la tête, tantôt poliment, tantôt désespérément, les yeux fixés sur un bouton de jaquette de son interlocuteur.

Nous venions de finir le poisson et la servante apparut pour enlever les couverts. Arrivée près de Richard Pratt, elle vit que ce dernier n'avait pas touché à son poisson. Elle hésita et Pratt le remarqua. Il lui fit signe de se retirer, interrompit sa conversation et attaqua sa friture dorée et croustillante à petits coups de fourchette saccadés. Puis, la bouche encore pleine de ce qui restait du poisson, il prit son verre et le vida en deux gorgées. Après quoi, il se retourna vers Louise pour reprendre son récit.

Rien de tout cela n'avait échappé à Mike. Je pus le voir, tendu, les yeux toujours braqués sur son invité. Quelques remous musculaires de son rond et jovial visage trahissaient sa nervosité. Mais il demeura assis, se domina et ne dit rien.

Un peu plus tard, la bonne apporta le second plat. Un superbe rôti de bœuf. Elle le présenta à Mike qui se mit à le découper en fines tranches. Lorsque tout le monde fut servi, il posa son couteau, puis se pencha en avant, debout, les deux mains sur le rebord de la table.

« Maintenant », dit-il, s'adressant à nous tous, mais ne regardant que Richard Pratt, « maintenant je dois aller chercher le bordeaux. Voulez-vous m'excuser un instant ?

— Le chercher, Mike ? demandai-je. Mais où donc est-il ?

— Dans mon cabinet de travail.

— Pourquoi le cabinet de travail ?

— Pour le chambrer, voyons. Il y est depuis vingt-quatre heures.

— Mais pourquoi le cabinet de travail ?

— Il a la meilleure température. Richard m'a aidé à le choisir, l'autre jour. »

Pratt, qui venait d'entendre prononcer son nom, tourna la tête.

« C'est bien cela, n'est-ce pas ? dit Mike.

— Oui, répondit Pratt en hochant gravement la tête. C'est bien cela.

— Nous avons choisi le haut du placard vert, précisa Mike. Un coin qui est à l'abri de l'humidité, dans une pièce bien tempérée. Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je vais chercher le vin. »

A l'idée de s'amuser avec un autre vin, il avait retrouvé sa bonne humeur. Il sortit en courant pour reparaître au bout d'une minute, d'un pas plus

mesuré. Il tenait à bout de bras une corbeille dans laquelle reposait une bouteille de couleur sombre. L'étiquette, retournée vers le fond de la corbeille, était invisible. « Eh bien, s'écria Mike en s'approchant de la table, qu'en pensez-vous, Richard? Celui-ci, vous ne le trouverez jamais! »

Richard Pratt tourna lentement la tête vers Mike. Puis son regard descendit pour se poser sur la bouteille blottie dans son petit panier d'osier. L'arc de ses sourcils se fit hautain. Il avança une lippe impérieuse et mouillée. Soudain, il me parut très laid.

« Vous ne trouverez jamais, dit Mike, jamais, vous m'entendez?

— Un bordeaux? demanda Richard, condescendant.

— Évidemment.

— Alors, je suppose qu'il provient d'un petit vignoble.

— Si vous voulez, Richard. Peut-être. Nous verrons bien.

— Mais c'est une bonne année? Une des grandes années?

— Je vous le garantis.

— Alors, ce ne doit pas être trop difficile », dit Richard Pratt d'une voix traînante, l'air extrêmement blasé. Son comportement me parut étrange. Un pli malveillant s'était formé entre ses deux yeux et chacun de ses gestes laissait entrevoir une sorte d'application, de mise en scène. J'éprouvai un vague malaise en l'observant.

« Celui-ci sera justement assez difficile à trouver,

dit Mike. Je ne vous forcerai pas d'entrer dans le jeu.

— Vraiment ? Et pourquoi pas ? » Il eut le même regard froid sous l'arc dédaigneux des sourcils.

« Parce que c'est difficile.

— Ce que vous dites là n'est pas très flatteur pour moi, savez-vous ?

— Mon cher ami, dit Mike, je parierai avec le plus grand plaisir si vous le désirez.

— Ce ne sera certainement pas si difficile.

— Dois-je comprendre que vous acceptez de parier ?

— Parfaitement, dit Richard Pratt.

— Très bien. L'enjeu sera, comme d'habitude, une caisse du même vin.

— Vous me croyez incapable de gagner ce pari, n'est-ce pas ?

— En effet, et malgré l'estime que j'ai pour vous, je vous crois incapable de trouver le nom de ce vin », dit Mike, s'efforçant de rester poli. Mais Pratt ne chercha pas trop à cacher son mépris pour les procédés chers à Mike. Cependant, sa question suivante prouva qu'il portait un intérêt certain à ce jeu :

« Voulez-vous que nous augmentions l'enjeu ?

— Non, Richard. Une caisse suffira.

— Vous ne voudriez pas parier cinquante caisses ?

— Ce serait une folie! »

Mike, debout derrière sa chaise, tenait toujours dans ses mains le ridicule panier d'osier qui contenait la bouteille. Ses narines avaient blanchi et sa bouche n'était plus qu'une barre étroite.

Pratt s'adossa avec nonchalance, levant sur Mike

ses sourcils hautains, ses yeux mi-clos, son sourire fuyant. Et, de nouveau, je crus lire sur le visage de cet homme quelque chose de trouble, une ombre de méchanceté, et, au plus noir de ses yeux, je discernai une petite lueur diabolique.

« Ainsi, vous ne désirez pas augmenter l'enjeu ?

— En ce qui me concerne, mon vieux, je n'y vois pas d'inconvénient. Quel enjeu me proposez-vous ? »

Jusque-là, nous avions écouté en silence, les trois femmes et moi. Mais l'épouse de Mike paraissait de plus en plus contrariée. Sa bouche était devenue amère et je sentis qu'elle allait intervenir d'un instant à l'autre. Dans nos assiettes, les tranches de rosbif fumaient avec lenteur.

« Vous accepterez n'importe quel enjeu ?

— C'est ce que je viens de vous faire comprendre. J'accepterai n'importe quel enjeu si cela peut vous faire plaisir.

— Même dix mille livres ?

— Certainement, si vous le désirez. » Mike parut plus confiant à présent. Je le savais en mesure de payer une somme aussi élevée.

« Ainsi vous m'autorisez à augmenter l'enjeu ?

— Je viens de vous le faire comprendre. »

Il y eut un silence qui permit à Pratt de promener son regard tout autour de la table. Il le posa d'abord sur moi, puis sur chacune des trois femmes, comme pour nous demander notre accord.

« Mike, dit alors M^me^ Schofield, pourquoi continuer ce jeu insensé ? Mangeons plutôt notre rosbif. Il va être froid!

— Mais ce n'est pas un jeu insensé, dit calmement Pratt. Il s'agit d'un petit pari. »

J'aperçus la bonne, au fond de la pièce. Elle portait un plat de légumes, l'air de se demander si elle devait avancer ou reculer.

« Bien, dit Pratt, je vais vous dire quel sera l'enjeu de notre pari.

— Je vous écoute, dit Mike, et soyez certain que je ne le refuserai pas. »

Pratt hocha la tête, le petit sourire énigmatique de tout à l'heure apparut au coin de ses lèvres, puis, calmement, sans cesser de regarder Mike, il dit : « Voici l'enjeu. Je vous demande de m'accorder la main de votre fille. »

Louise Schofield sursauta : « Non! s'écria-t-elle. Ce n'est pas drôle! Écoute, Papa, ce n'est pas drôle du tout!

— Calme-toi, ma chérie, fit sa mère. Ce n'est qu'une plaisanterie!

— Je ne plaisante pas, dit Richard Pratt.

— C'est ridicule! dit Mike, perdant de nouveau son sang-froid.

— Vous vous disiez prêt à accepter n'importe quel enjeu.

— J'entendais par là une somme d'argent.

— Vous ne l'avez pas précisé.

— Je n'ai pas pensé à autre chose.

— Dommage de ne l'avoir pas dit. Mais, de toute façon, si vous voulez revenir sur votre offre, je ne m'y opposerai pas.

— Il ne s'agit pas de revenir sur mon offre, mon

vieux. Mais ce pari n'a pas de sens puisque, dans le cas où vous perdriez, vous n'auriez pas de fille à m'offrir en mariage. Et même si vous en aviez une, je ne voudrais pas l'épouser.

— Ce qui me fait plaisir, mon chéri! dit l'épouse.

— Je vous offre tout ce que vous voudrez, déclara Pratt. Ma maison, par exemple. Que diriez-vous de ma maison?

— Laquelle? demanda Mike, plaisantant de nouveau.

— Ma maison de campagne.

— Et pourquoi pas l'autre?

— Les deux si vous le désirez. »

Après une seconde d'hésitation, Mike posa doucement le panier sur la table. Il déplaça la salière, le poivrier. Il examina, d'un air pensif, la lame de son couteau. Sa fille qui, pendant tout ce temps, ne l'avait pas quitté des yeux, s'écria :

« Assez, papa, ça suffit! Ne sois pas absurde! C'est vraiment trop stupide! Je refuse d'être un enjeu!

— Tu as parfaitement raison, ma chérie, dit sa mère. Cessez ce jeu. Mike, asseyez-vous et mangez! »

Mike ne l'écouta pas. Il regarda sa fille par-dessus la table, avec un sourire on ne peut plus paternel. Mais dans ses yeux apparut soudain une petite lueur triomphale. « Tu sais, fit-il sans cesser de sourire, tu sais, Louise, nous devrions réfléchir un peu!

— Ça suffit, papa! Je ne marche pas! Je n'ai jamais rien entendu d'aussi stupidement ridicule!

— Mais non, ma chérie, sérieusement, écoute-moi une seconde, je vais t'expliquer!

— Mais je ne veux pas t'écouter!

— Louise, je t'en prie! Écoute-moi! Richard vient de nous faire une offre sérieuse. C'est lui qui a voulu ce pari, pas moi. S'il perd, il doit me céder une partie considérable de sa fortune. Maintenant... attends une seconde, ma chérie, ne m'interromps pas! L'important dans tout cela, c'est qu'il *ne peut pas gagner* !

— Il a l'air de penser le contraire.

— Écoute-moi bien, je sais de quoi je parle. Un expert qui goûte un vin, à condition qu'il ne s'agisse pas d'un très grand nom, un lafite ou un latour, par exemple, ne peut pas trouver à coup sûr de quel domaine il provient. Il peut naturellement deviner le district, il dira si c'est un saint-émilion, un pomerol, un graves ou un médoc. Mais chacun de ces districts comporte plusieurs communes et chacune de ces communes a une quantité de petits vignobles. Il est impossible d'identifier le produit d'un de ces petits vignobles d'après son goût et son odeur. Eh bien, sache que le vin que voici provient d'un petit vignoble qui est entouré de beaucoup d'autres petits vignobles. Il ne trouvera jamais. C'est impossible.

— En es-tu bien sûr ?

— Puisque je te le dis. Tu sais bien que je m'y connais en vin. Et après tout, je suis ton père et tu ne peux pas me croire capable de t'imposer une chose que tu ne désires pas ? J'aimerais, au contraire, te faire gagner un peu d'argent!

— Mike, fit l'épouse d'une voix stridente, ça suffit, Mike, arrête maintenant! »

Semblant l'ignorer, il poursuivit : « Si nous gagnons ce pari, tu seras dans dix minutes la propriétaire de deux grandes maisons!

— Mais je ne veux pas être la propriétaire de deux grandes maisons, papa!

— Alors, tu les vends. Revends-les-lui sur-le-champ! J'arrangerai tout ça pour toi. Et puis, réfléchis un peu, ma chérie, tu seras riche! Tu seras indépendante pour le reste de ta vie!

— Papa, je n'aime pas cette histoire. Je trouve tout ça idiot.

— Je suis de l'avis de Louise », dit la mère. En parlant, elle secouait rythmiquement la tête, comme une poule. « Vous devriez avoir honte, Michael, de mêler votre propre fille à une histoire pareille! »

Mike ne la regarda même pas. « Accepte! supplia-t-il. Accepte, Louise! Je te garantis que tu ne le regretteras pas.

— Mais ça me déplaît, papa.

— Voyons, mon petit, accepte! Puisque je te dis que tu ne risques rien! »

Il était penché en avant, fixant la jeune fille de ses yeux clairs et durs. Elle eut beaucoup de mal à soutenir ce regard.

« Mais si je perds?

— C'est impossible, je te le répète. Je te le garantis.

— Tu crois vraiment?

— Allons, il s'agit de ton avenir. Que dis-tu, Louise? Es-tu d'accord? »

Une dernière fois, elle hésita. Puis elle eut un petit haussement d'épaules résigné et dit : « Eh bien, c'est entendu. S'il est vrai que je ne risque rien...

— Parfait! s'écria Mike. Voilà qui est parfait! Nous allons pouvoir parier.

— Oui, dit Richard Pratt en regardant la jeune fille. Nous allons pouvoir parier. »

Mike sortit aussitôt la bouteille de son panier. Il remplit d'abord son propre verre, puis fit nerveusement le tour de la table pour remplir les autres. A présent, tous les regards étaient posés sur Richard Pratt qui, lentement, leva son verre pour l'approcher de son nez. L'homme était âgé d'une cinquantaine d'années et son visage n'avait rien de séduisant. Il était, en quelque sorte, mangé par une bouche, une bouche de gourmet professionnel aux lèvres épaisses et mouillées. Des lèvres perpétuellement entrouvertes de dégustateur, faites pour recevoir le rebord d'une coupe ou une cuillerée de bonne sauce. Une bouche en trou de serrure. « C'est bien cela, me disais-je. Un gros trou de serrure mouillé. »

Lentement, majestueusement, il leva sa coupe. La pointe du nez pénétra à l'intérieur du verre et évolua au-dessus du niveau du vin en reniflant délicatement. Il fit remuer un peu le liquide pour mieux faire entrer le bouquet dans ses narines. Sa concentration était intense. Il avait fermé les yeux et toute la partie supérieure de son corps semblait transformée en une énorme machine à humer, une machine qui captait, qui filtrait, qui analysait le message du nez reniflant.

Sur sa chaise, Mike avait l'air désinvolte comme si tout cela le concernait à peine. Mais, je le savais bien, aucun geste de Pratt ne lui échappait. M^me^ Schofield, l'épouse, assise à l'autre bout de la table, regardait droit devant elle, le visage figé et réprobateur. Louise, aussi attentive que son père, avait un peu éloigné sa chaise pour suivre le spectacle à distance.

Le processus nasal dura plus d'une minute. Puis, sans rouvrir les yeux et sans changer de posture, Pratt porta le verre à sa bouche pour y verser près de la moitié de son contenu. La bouche pleine de vin, il explora le premier goût, puis fit couler quelques gouttes dans son gosier. Au moment où passait le liquide, je vis remuer sa pomme d'Adam. Mais il avait gardé une quantité importante de vin dans la bouche. Maintenant, au lieu d'avaler le reste, il aspira une fine bouffée d'air qui devait se mêler au fumet du vin avant de descendre dans ses poumons. Il retint sa respiration, puis fit sortir un peu d'air par le nez. Enfin il se mit à rouler le vin autour de sa langue, puis il le mastiqua, le mastiqua littéralement, de toutes ses dents, comme si c'était du pain.

Le numéro était solennel et impressionnant et, j'en conviens, Pratt l'exécuta avec un brio incomparable.

« Hum », fit-il en posant son verre tandis qu'une langue rose parcourait ses lèvres. « Hum, oui. Un petit vin très intéressant. Tendre et gracieux, presque féminin dans son arrière-goût. »

Il y avait trop de salive dans sa bouche. En parlant, il envoya discrètement un clair crachat sur la nappe.

« Maintenant, dit-il, nous pouvons commencer à éliminer. Vous me pardonnerez certainement si je procède prudemment, par petites touches, vu le risque que je cours en me trompant. Normalement, j'avancerais peut-être sans plus attendre le nom d'un vignoble. Mais ce soir, je dois prendre des précautions, n'est-ce pas ? » Il tourna vers Mike un gros sourire lippu, un gros sourire mouillé. Mike, lui, ne sourit pas.

« Premièrement, de quel district de Bordeaux s'agit-il ? Cela n'est pas trop difficile à trouver. Ce vin est bien trop chauffant pour être un saint-émilion ou un graves. C'est un médoc, cela ne fait aucun doute.

« Maintenant, à quelle commune faut-il l'attribuer ? Cela non plus ne doit pas être trop difficile, en procédant par élimination. Un margaux ? Non. Ce n'est pas un margaux. Il n'en a pas la violence. Un pauillac ? Ce n'est pas non plus un pauillac. Il est trop tendre, trop docile, trop pensif pour un pauillac. Le caractère du pauillac est bien plus impérieux. Le pauillac, à mon avis, est un peu moelleux, le sol de ce district donne à sa vigne une petite saveur moelleuse, voire poussiéreuse. Non, non. C'est... c'est un vin très aimable, un peu réservé et timide dans son premier goût, soupçonneux par instants, mais très gracieux dans le second. Un peu fripé peut-être, un rien pervers, il faut le dire, il caresse la langue avec un soupçon, juste un soupçon de tanin. Dans son dernier goût, il est délicieusement réconfortant et féminin, joignant à toutes ces qualités cette riante

générosité que l'on ne trouve que chez un vin de Saint-Julien. Sans erreur, c'est un saint-julien. »

Il s'adossa, croisant les mains sur sa poitrine. Il devenait ridiculement pompeux, mais je me disais qu'il adoptait délibérément cette attitude pour se moquer de son hôte. Alors que j'attendais impatiemment la suite, Louise, la jeune fille, alluma une cigarette. Pratt, qui entendit craquer l'allumette, se mit soudain en colère, une colère qui n'était pas feinte. « Je vous en prie, dit-il, je vous en prie, éteignez cette cigarette! C'est une habitude dégoûtante que de fumer à table! »

Elle leva sur lui ses grands yeux tranquilles, les garda posés sur lui un instant. Puis elle souffla l'allumette, mais elle continua de tenir entre ses doigts la cigarette non allumée.

« Je regrette, ma chère, dit Pratt, mais je ne tolère pas qu'on fume à table. »

Elle ne le regarda plus.

« Maintenant, voyons un peu, où en sommes-nous ? dit-il. Ah! oui. C'est un vin de Bordeaux, un médoc, de la commune de Saint-Julien. Tout ceci est bien simple. Mais maintenant nous arrivons au point le plus délicat : le nom même du vignoble. Car il y a beaucoup de vignobles à Saint-Julien et, comme notre hôte l'a remarqué si justement, il y a souvent peu de différence entre le produit d'un vignoble et celui d'un autre. C'est ce que nous allons voir. »

Il se tut de nouveau et ferma les yeux. « J'essaie de trouver la " grandeur " du cru. Si j'y arrive, c'est à moitié gagné. Maintenant, voyons un peu. Ce vin

n'est manifestement pas de première grandeur, ni même de seconde grandeur. La qualité, la... la... comment dirais-je, la radiation, la puissance n'y est pas. C'est probablement un cru de troisième grandeur. Mais il est permis d'en douter. Car il s'agit d'une bonne année, notre hôte nous l'a affirmé, et cela doit favoriser ce cru. Il faut que je sois prudent. Il faut que je sois très prudent maintenant. »

Il releva son verre et but une autre petite gorgée.

« Oui, dit-il en suçant ses lèvres. J'avais raison. C'est un cru de quatrième grandeur, d'une très bonne année, d'une grande année, en effet. Et c'est cela même qui lui donne pendant un instant un goût de troisième, voire de deuxième grandeur. Bien. Nous y voilà. Quels sont les vignobles de quatrième grandeur de la commune de Saint-Julien ? »

Il s'interrompit une nouvelle fois pour porter son verre à la masse pendante de ses lèvres. Puis je vis apparaître sa langue qui, rose et pointue, plongea dans le vin pour se retirer aussitôt. Spectacle plutôt répugnant. Lorsqu'il reposa le verre, il garda les yeux clos, le visage concentré. Les lèvres seules remuaient, se frottant l'une contre l'autre comme deux éponges humides.

« Le revoilà! s'écria-t-il soudain, le tanin dans le deuxième goût! Et cette pression astringente sur la langue. Oui, oui, c'est certain! A présent, j'y suis! Ce vin provient d'un des petits vignobles des environs de Beychevelle. Je m'en souviens maintenant. Le village de Beychevelle, le fleuve et le petit port dont l'eau est si limoneuse que les cargaisons de

vin n'y entrent plus. Beychevelle... ce vin est-il de Beychevelle même? Non, je ne le crois pas. Pas tout à fait. Mais je ne suis pas loin. Un château-talbot? C'est possible. Voyons un peu... »

Il but une nouvelle gorgée. Du coin de l'œil, je vis Mike penché en avant, la bouche entrouverte, ses petits yeux clairs fixés sur Richard Pratt.

« Non. Je me suis trompé. Ce n'est pas un talbot. Un talbot est plus direct, plus rapide, plus fruité. Si c'est un 34, et je crois que c'en est un, ce ne peut être un talbot. Bon. Cherchons un peu. Ce n'est ni un beychevelle ni un talbot. Et pourtant... c'est si proche, si proche, cela doit se trouver entre les deux. Laissez-moi chercher... »

Il hésita et nous attendîmes. A présent, tout le monde avait les yeux fixés sur lui, même la femme de Mike. J'entendis la bonne poser son plat de légumes sur le buffet qui se trouvait derrière moi, doucement, pour ne pas troubler le silence.

« Ah! s'écria Pratt, ça y est! Je crois que j'ai trouvé! »

Il but une dernière gorgée. Puis, sans éloigner le verre de sa bouche, il se tourna vers Mike et déclara avec un long sourire mielleux : « C'est un petit château-branaire-ducru. »

Mike demeura figé sur sa chaise.

« Et pour l'année, c'est 1934. »

Nous regardâmes tous Mike, en attendant qu'il retourne la bouteille.

« Est-ce là votre dernière réponse? demanda Mike.

— Oui, je crois.

— Oui ou non ?

— Oui.

— Voulez-vous me répéter le nom ?

— Château-branaire-ducru. Joli petit vignoble. Ravissant vieux château. Connais très bien. Me demande pourquoi je n'ai pas trouvé plus vite.

— Eh bien, Papa, dit la jeune fille. Qu'est-ce que tu attends pour retourner la bouteille ? Je veux mes deux maisons !

— Une minute, dit Mike, attendez une minute. » Il demeura assis, très calme, l'œil égaré, le visage exsangue et bouffi.

« Michael ! cria sa femme de l'autre bout de la table, qu'avez-vous ?

— Ne vous occupez pas de cela, Margaret, voulez-vous... »

Richard Pratt regardait toujours Mike en souriant. Mike, lui, ne regarda personne.

« Papa ! s'écria la jeune fille, épouvantée, Papa, tu ne veux pas dire qu'il a trouvé ?!

— Ne te tourmente pas, ma chérie, dit Mike. Ce n'est pas la peine. »

Je crois que c'était pour ne plus faire face à sa famille que Mike proposa à Richard Pratt : « Ne croyez-vous pas, Richard, que nous ferions mieux de nous retirer tous les deux dans la pièce voisine pour discuter un peu ?

— Je ne veux pas discuter, dit Pratt. Tout ce que je demande, c'est voir l'étiquette de la bouteille. » Il savait à présent qu'il avait gagné. Il avait l'allure, l'arrogance d'un vainqueur et, visiblement, il s'ap-

prêtait à devenir absolument odieux dans le cas où les choses ne s'arrangeraient pas à son gré. « Qu'attendez-vous pour retourner la bouteille? » dit-il à Mike.

C'est alors qu'intervint la bonne. Droite et menue dans son uniforme noir et blanc, elle surgit à côté de Richard Pratt, tenant un petit objet dans la main : « Je crois que c'est à vous, Monsieur », dit-elle.

Pratt jeta un regard furtif sur la paire de lunettes d'écaille qu'elle lui tendait. Il hésita : « A moi? Peut-être. Je n'en sais rien. »

— Si, Monsieur, elles sont bien à vous! » C'était une petite femme qui pouvait avoir entre soixante et soixante-dix ans. Plus près de soixante-dix. Elle se trouvait au service de la famille depuis de longues années. Elle posa les lunettes sur la table, devant Pratt, à côté de son couvert.

Sans la remercier, Pratt les glissa dans la poche de sa jaquette, derrière le mouchoir.

Mais la bonne ne bougea pas. Elle demeura debout, un peu en retrait. Il y avait quelque chose de bizarre dans son comportement. Je ressentis une sorte d'appréhension à la vue de cette petite personne sèche et figée, au regard aigu, aux lèvres pincées, au menton réprobateur. Avec son visage grisâtre, sa coiffe amidonnée, les mains jointes sur son tablier, elle ressemblait à un petit oiseau au ventre blanc.

« Vous les aviez oubliées dans le cabinet de travail de Mr. Schofield », dit-elle. Sa voix était d'une politesse exagérée et glaciale. « En haut du placard vert, quand vous y êtes entré, avant le dîner. »

Il me fallut quelques instants pour saisir le sens de ces mots. Et, dans le silence qui les suivit, je vis Mike se lever lentement, je vis son visage se colorer, ses yeux s'exorbiter. Une petite blancheur menaçante apparut autour de ses narines.

« Du calme, Michael! dit l'épouse. Du calme, mon cher, du calme! »